

pareils aux bleuets dans les blés, elles se baissent, puis se relèvent, accomplissant des gestes drôlets, au rythme d'une des chansons qu'on leur a apprises, depuis le jour heureux où il leur fut permis de parler français à l'école. Elles la chantent de leur mieux, la vieille ronde, et leur accent y met une note de terroir :

Savez-vous planter les choux
A la mote, à la mote ?...

Et les voilà tourbillonnant, pour la plus grande joie d'une dizaine de pioupious qui sortaient bien sagement de visiter la cathédrale. La naïve chanson rappelle à ceux-ci leur enfance si prochaine encore. Ils ont d'ailleurs besoin de détente, de mouvement, et, se prenant par la main, ils entourent l'autre ronde, sans se douter qu'ils forment ainsi le plus vivant des symboles. Car n'est-ce pas de leurs jeunes forces, si souvent renouvelées, que fut faite la barrière à l'abri de laquelle l'Alsace se trouve désormais ? Ils chantent à leur tour, les petits soldats. Ces paroles évoquent pour eux le village lointain, le chez nous chaud et doux, où ils sont depuis tant de mois attendus. Ils chantent, leurs voix se mêlent aux voix enfantines, et la ronde au double chaînon tourne joyeuse et folle.

Sur l'horloge voisine, l'aiguille tourne aussi. Là-haut, l'avion tant attendu fait résonner son vrombissement, des cyclistes arrivent, des marchands de journaux se précipitent :
" La paix ! C'est la paix ! "

Alors, la ronde se transforme, elle devient monôme, et, dans une variante improvisée, les poilus crient à pleine voix :

On s'en va planter les choux,
A la mode, à la mode,
On s'en va planter les choux
A la mode de chez nous.

Il s'allonge, le monôme ! Bientôt, tous les types y figurent : Celtes aux yeux bleus, Normands au teint clair, Méridionaux bistrés, Auvergnats massifs, Basques agiles. Il s'enfile dans